

Le journalisme et *La Femme forte*

par François Gilardi

« IL N'Y a pas de clefs », prévient l'auteur en ouverture de *La Femme forte* (Gallimard 1953). Il n'en faut pas plus pour allumer la tentation de décrypter ce roman écrit dans une période où Robert Margerit assurait la chronique littéraire du *Populaire du Centre*. Dans son avertissement, il précise qu'il a décrit « un journal régional moyen ». Il tient parole et prend soin de distinguer *La Presse*, journal qu'il imagine né dans la clandestinité pendant l'Occupation, du quotidien auquel il collabore depuis des années, et qui, à l'époque, approche de ses cinquante ans d'existence.

Les lecteurs qui ont connu le « Popu » dans le centre-ville de Limoges ne manqueront pas, néanmoins, de se sentir familiers de ces locaux situés « non loin de la préfecture ». Ils suivront sans peine les journalistes attablés au « Versailles », après un reportage au tribunal. Ces références transparentes n'appellent aucune clef. Pas plus que la peinture que fait Margerit des soirées au journal. Le cheminement de la copie, des téléscripateurs à l'atelier de composition, au marbre pour la mise en page puis sur la rotative pour l'impression, ces étapes sont décrites avec la précision affectueuse du confrère qui a goûté la saveur humaine particulière des heures de bouclage, moments de fièvre hors du temps commun. Rien de crypté là-dedans. Tous les journalistes et tous les typographes nés au métier avant la mort du plomb retrouveront sans peine, et avec émotion, leur propre passé.

D'où vient alors ce petit malaise qui saisit le lecteur de *La Femme forte* dès qu'on aborde la matière du journalisme ? Au fil du récit, Margerit relaie l'image assez

répandue d'une profession vouée au traitement des « chiens écrasés ». « Vous êtes des chacals, dit un personnage en s'adressant à un journaliste, il vous faut des cadavres. » « La force de l'habitude, répond l'autre, déformation professionnelle. Du sang à la une ! » (p. 102). Robert Margerit va un peu plus loin que ce cliché populaire d'un journalisme qui ferait son miel du malheur d'autrui. Il semble jeter sur l'information locale un regard un peu hautain. Témoin ce dialogue entre un journaliste et son rédacteur en chef : « Que voulez-vous que ça me foute, à moi, qu'on ait volé trois lapins aux Grands-Chézeaux, que deux pucelles de Javerdat soient reçues au certif – nos félicitations à ces brillantes élèves et à leur dévoué maître – qu'il y ait la fièvre aphteuse à Beaumont... » Réponse du rédacteur en chef, qui incarne l'avenir du journal : « Je n'ai pas d'illusion, moi non plus : la matière de notre profession ne vaut pas cher, je le sais. C'est le travail qui est captivant » (p. 140). Et le premier revient sur une « actualité qui ne mérite pas qu'un honnête homme s'en occupe » sans s'attirer de démenti convaincant de son chef.

Le pittoresque – et l'authenticité – qui guident les descriptions de l'atelier cèdent la place à un mépris à peine voilé pour le contenu du produit fini, le journal, et pour les lecteurs.

Où est le « vrai » selon Margerit ? Il n'y a aucune erreur dans le rendu du travail de l'imprimerie. La peinture, assez noire, que fait l'auteur du métier de journaliste relève-t-elle du même souci de vérité ?

Que l'écrivain ait pris un peu de distance avec l'exercice de ce métier, on le devine dans *Le journal de la Révolution*. Durant les années cinquante, qui couvrent l'écriture de *La Femme forte* et la rédaction du journal, Margerit a assuré fidèlement la chronique littéraire hebdomadaire du *Populaire du Centre*, transmettant son article de Paris ou d'Isle, selon la saison. Plongé dans *La Révolution*, il

s'impatiente quand arrive l'échéance de son article. Les notations abondent sur ces « matinées perdues », « ce temps gâché » à rédiger la fameuse chronique. Finalement, il en arrive, le 17 janvier 1962, à cette remarque agacée : « De nouveau j'ai bâclé mon article sur un sujet général ». Le travail digne d'un honnête homme, ce serait alors l'écriture de *La Révolution*, pas le journalisme, fût-il « littéraire ».

Cette distance ne s'identifie pas pour autant au mépris qui irrigue *La Femme forte*. Ce dernier est d'une tout autre nature. Et Margerit lui-même nous en donne la clé dès l'avertissement — car il y a quand même des « clefs » dans ce roman. L'auteur qualifie son œuvre de « petit drame ». C'est à la lumière de ce mot qu'il faut revoir les portraits des journalistes et la peinture de leur métier. Pour nouer son intrigue, l'auteur a besoin de personnages qui, disent-ils d'eux-mêmes, « ont le goût du drame » (p. 73).

Plus qu'un roman, ce livre est une pièce de théâtre, une scène confinée sur laquelle s'affrontent des ambitions, des jalousies, des violences qui doivent, en dernier ressort, rendre crédible l'impensable : le sabotage d'une édition par l'occultation volontaire d'une information sensationnelle. Pour parvenir à cette « monstrosité », Margerit modèle des petits monstres à partir d'une pâte journalistique sur mesure. Qu'est-ce que le journalisme, dans ce contexte ? « Intriguer, se faufiler pour obtenir — souvent hélas par n'importe quel moyen — l'information qu'une rédaction rivale n'aurait pas » (p. 89). « Il y a des métiers dont les vertus professionnelles sont empoisonnées ». Exemple de ces vertus : « le don — plus ou moins réparti à tout journaliste — de tendre à un camarade les pires traquenards en feignant de l'aider » (p. 79). Mais, nous rassure Margerit, « cette férocité n'est pas exclusivement propre au journalisme » (p. 132). Ouf...

Les ressorts ainsi disposés, il peut faire tourner sa machine infernale selon une dramaturgie proche du vau-

deville, si l'on s'en tient aux portes qui claquent, aux regards en coin, aux maris trompés et aux disputes de chiffonniers. Pourtant, Margerit parvient à donner à son œuvre la dimension d'un drame humain qui nous touche d'abord parce qu'il l'a bâti à partir d'un univers solidement ancré dans le vécu de la presse, ensuite parce qu'il a créé, avec le personnage de la femme forte, une figure originale, assez loin des icônes féminines de l'époque.

Pour elle aussi, toute assimilation à une personne ayant existé serait hasardeuse. On pourrait créditer Margerit d'une vision d'avenir concernant l'accession des femmes à des postes de responsabilité dans la presse. Ce n'est sans doute pas son propos. Comme celui des journalistes, le portrait de Dominique Brunet, secrétaire générale de *La Presse*, est d'abord dicté par les exigences de la dramaturgie. À côté de ses incontestables qualités professionnelles, la femme forte a ses faiblesses qui en font l'instrument de passions ravageuses. Si elle parle du plaisir qu'elle peut prendre au travail, elle s'entend répliquer « Quel plaisir ! Voilà un mot de femme (...) Notre métier n'est pas un jeu » (p. 82). C'est aussi de cette femme qu'émanent l'ambition débridée, la jalousie crue et la haine furieuse dont se nourrit l'intrigue en l'opposant à la sérénité, la noblesse même du rédacteur en chef nouvellement nommé. Le héros positif, c'est lui.

De plus, Margerit fait de cette femme une homosexuelle un brin tyrannique dans ses rapports amoureux, ce qui ne manque ni d'audace ni d'ambiguïté. Dominique Brunet revendique des valeurs d'émancipation, cherche à échapper à la condition féminine imposée par les hommes, mais, semble nous dire Margerit, sa féminité fatale appliquée à un destin d'homme la conduit à la chute. Une femme aux commandes d'un journal avait bien, en 1950, avant Françoise Giroud, quelque chose de « monstrueux »...

C'était l'heure où, dans
la salle des Informations
Généralistes, ne reste que la
dactylo occupée à taper les
nouvelles prises à la
radio, ~~de nuit~~ et qui
arrivent aux rédacteurs
à se faire une idée de
ce qu'ils auront à donner
pour les reprises des
éditions.



Simone
Elle est
pas très
malique.

~~Quelle était en train de feuilleter~~

Simone pianotait sur sa machine. Lorsque finit le
matin, Cois s'en alla.

- Salut, dit-elle.

Elle accrocha son manteau rouge sur ~~un~~

(cf. 36 dact)

Sis. av. c. Riv. de l. bureau Inf. Gén.

Donn. de l. av. s. typ.

Marjac.



I Les nouvelles s'inscrivent sur les
téléscripteurs.
Un rédacteur coupe une bande de dépêches.



II Le Chef des Informations découpe dans la bande
les différentes nouvelles qu'il distribue aux
rédacteurs, chargés chacun de suivre une information.



Marjac

À la linotype :
Maurice Gayot.

III. Les dépêches, complétées et tâtées, sont portées aux machines.
Un linotypiste, à son clavier, "compose" une information.



IV. Le typomètre La maquette Les brucelles La forme

Au "marbre". Un metteur en page place sous le bloc d'un cliché la "matière" composée par le linotypiste.



V à la rotative.
Le côté de la
"sortie" des journaux.

Les matrices
qui viennent de
servir au tirage
des premières éditions